

Le mur blanc de calcaire

par

FRANÇOISE GIROUD

Françoise Giroud. 64 ans. Auteur de *Si je mens...* (Laffont), *la Comédie du pouvoir* (Livre de Poche), *Ce que je crois* (Grasset), ancienne directrice de *l'Express*, ancien secrétaire d'Etat à la Condition féminine puis secrétaire d'Etat à la Culture. Directrice de la publication de la *Revue du temps libre* (1978).



Ses adversaires sont incapables de citer une défaillance dans l'amitié, un manquement à l'engagement contracté, un reniement, une déloyauté.

« **L**A carrière tachait d'ocre le mur blanc de calcaire... La vie quotidienne passait par les chemins détremés de novembre, la terre coupante de février, les jambes molles de printemps... »

Ce village de Charentes où l'on mourait chez soi quand ce n'était pas à la guerre, où le médecin venait au pas de son cheval et le curé sur sa bicyclette, de femme évidemment à cause de la soutane, ce village m'appartient. Comme un objet que l'on caresse parfois pour en sentir le grain sous le doigt mais dont on a la couleur dans l'œil à jamais.

Tous les livres de François Mitterrand contiennent de ces objets, ou presque. Quelquefois, ils sont en forme de flèche. Franco, ce monsieur Thiers de l'Inquisition... De Gaulle qui faisait du social comme on fait du tourisme... Mais les flèches sont plus faciles à tailler que les pierres rondes.

Sur un rayon de la bibliothèque, en haut et - qu'il pardonne - à droite, je vois six volumes de taille inégale. Sur la Constitution, les institutions, le socialisme, autres ions et ismes à propos desquels François Mitterrand n'a pas été économe de son encre, on peut écrire avec un marteau pilon si l'on a quelque chose à dire. Il en restera toujours quelque chose.

Mais pour que le rossignol d'Anzy-le-Duc, celui qui chanta par une nuit de mai, me soit en mémoire, d'où tant de rossignols, croisés sur le chemin de tant de lectures, se sont envolés - tout à dire vrai sauf celui qui arrache Roméo à l'étreinte de Juliette mais c'était l'alouette messagère de l'aube - il faut que le sortilège de l'écrivain ait été jeté.

Et « cet œil froid des grands politiques qui les rend étrangers à leur propre aventure... » De qui s'agit-il déjà ? Non. Ce n'est pas de lui. Puisqu'il n'y a pas eu de grand politique depuis qu'il publie, l'œil, sans aucun doute, est celui de Charles de Gaulle.

Comme il a bien écrit, sur ce général-là aussi, et avec quelle secrète tendresse en dépit de l'incompatibilité

d'humeur constatée de bonne heure. Après qu'un avion - de marque anglaise, un Lysander sauf erreur - l'eut déposé, à peine évadé d'un stalag, à Alger, « ayant cru qu'en pleine guerre, ce mode de communication pouvait être considéré comme normal ».

Il ne l'était point aux yeux du Général qui lui donna congé. Mitterrand aurait dû, ce jour-là, voyager français.

Bizarre qu'ils n'aient jamais pu parler ensemble de Louis XI ou de Chateaubriand, ou de l'ardoise d'Anjou. Ni d'ailleurs d'autre chose.

Quand le Général l'aperçut, en 1944, parmi ceux qui

allaient former le Gouvernement provisoire, celui dit des

Secrétaires généraux, il fronça le sourcil. Quand il le vit, en mai 1958, arriver à l'Hôtel la Pérouse avec les autres chefs de parti dont il attendait allégeance, il n'eut qu'un mot : « *Encore vous !* »

On ignore s'il dit : « *Encore lui !* » en apprenant que François Mitterrand lui disputerait l'élection présidentielle en 1965. Mais nous en étions à la littérature.

On n'est pas écrivain pour avoir choisi de dire quelque chose, mais pour l'avoir dit d'une certaine façon. Alors, laissons le quelque chose, le peuple et la justice, la démo-

cratie et la liberté dont il parlait plus à mon goût quand il ne savait pas encore qu'il était écrivain, quand c'était le jeune homme taraudé par la nécessité de dire qui écrivait et non le virtuose à son violoncelle.

Il avait trente ans, trente et un peut-être. Et, bien qu'il fût venu d'Angoulême à Paris pour y apprendre le droit, ce n'était pas Rastignac.

La comparaison, qui s'imposait alors à l'esprit s'agissant des jeunes hommes du milieu politique lancés à la conquête de Paris, n'était ni à la taille de ses ambitions ni à celle de son destin, quoi que celui-ci lui réserve encore.



François-Régis Bastide. 54 ans. Auteur de *la Vie rêvée* (Seuil), *l'Enchanteur et Nous* (Grasset).

Une vision éternelle de l'union par

FRANÇOIS REGIS BASTIDE

ALatché, un dimanche d'août, nous étions autour de François Mitterrand, militants landais, gascons, béarnais et basques ; visiblement, il en avait assez de la même soupe. Il cassa net et me fit parler du Var, de ma maison, de mes arbres. Les autres n'apprécièrent pas. Le Var, c'était des Antilles mal-séantes, pour eux. François Mitterrand chanta le Var, peut-être par amusement, dit qu'il y avait « *la Grèce et le Var* », qu'il n'y avait pas plus

beau. *Les gens du coin encaissèrent. Je dis que ma maison était trop lourde, que c'était dur, qu'il fallait s'en occuper, que je songeais souvent à m'en défaire. Il me regarda, indigné : « Mais vous ne pouvez pas, voyons ! Vous avez planté, m'avez-vous dit ! Vous avez planté, n'est-ce pas ? Alors, vous ne pouvez pas. »*

C'était venu de loin. Il y croyait. Comme un traité entre la terre et nous. Cela ne

se déchirait pas. Il y avait les alliances politiques. Cela pouvait prêter à discussion. La terre, non. Et du coup, dans sa bouche, à lui, le vous avez planté m'apparaissait immense : une vision éternelle de l'union, un rassemblement populaire de la France, plus fort que tout et qui survivrait à tout. « *Nous, socialistes, voulais me dire François Mitterrand, nous avons planté, face à la clique d'un pouvoir méprisable ; et les racines et radicelles ont pris ; et ne*

dépendront plus ; et on ne peut pas tourner le dos comme ça, sous le prétexte que c'est trop lourd. » Je n'ai jamais entendu François Mitterrand montrer plus lumineusement sa « *vertu de suite* », comme dit Saint-Simon, son obstination à espérer, au nom de tous nos camarades, hommes-arbres plantés dans une terre impatiente.

ou de mourir. La France des plaines et des collines, des cours d'eau et des cathédrales, la France de Saint-Louis, de Bossuet, de Pasteur et de Clemenceau.

C'était clairement le fils de cette France-là qui la servait, blessée comme elle était alors, - ministre à trente ans, le plus jeune depuis l'Empire.

L'année suivante, il allait refuser d'être ministre de l'Intérieur. Et pourtant, déjà, il aimait aussi l'Etat. Mais, déjà, il pesait ses pas.

Pour le reste, il était opaque. La part d'insaisissable en chaque être humain, apparaissait chez lui si dense, l'illusion d'une intimité de pensée si fugitive, que ceux qui l'avaient cherchée en vain décidèrent de trouver François Mitterrand oblique.

Je ne suis pas dans ses confidences et ne m'y suis jamais trouvée. J'observe seulement que ceux-là qui ont accredité la légende, sont incapables de citer une défaillance dans l'amitié donnée, un manquement à l'engagement contracté, un reniement, une déloyauté. Si bien qu'à la longue, la légende s'est usée à se frotter aux faits, lesquels sont têtus comme chacun sait.

Quand il s'écarta du pouvoir, ce fut en tranchant, non en louvoyant, pourtant l'un des rares à penser que c'était pour longtemps. Mais, il l'a écrit lui-même à propos d'un autre : pour qui reste maître de soi, il n'y a pas de temps perdu.

L'histoire dira s'il l'a seulement côtoyée, si près qu'il l'ait serrée, s'il fut un écrivain engagé dans l'action politique, ou un homme d'Etat qui savait écrire.

Ce qu'il souhaiterait qu'elle retint de lui est si éclatant qu'il y a à peine lieu de le dire : qu'après une longue et ardente patience endurée sur un chemin de ronces, il fut celui qui rendit la Nation au peuple de gauche.

Il ne lui en faudrait pas moins pour avoir fait son salut.

Tout le reste ne saurait être que contingent.